

de feuilles de tabac dans une pinte d'eau. Une demi-heure après, elle fut prise de défaillances avec nausées et mourut après une heure d'horribles souffrances.

Une femme de 45 ans, qui se plaignait de constipation opiniâtre, absorba, sur les conseils d'un charlatan, un lavement préparé avec une poignée de feuilles de tabac. Elle souffrit de coliques atroces, de violentes céphalalgies et ne se rétablit qu'huit jours après, sans que sa constipation eût disparu.

Le tabac, qui est, on le voit, nuisible à l'intérieur, ne l'est pas moins à l'extérieur. Le contact des feuilles de tabac sur la peau suffit, dans certains cas, à produire de graves accidents.

Un voleur qui s'était couvert le corps de ces feuilles éprouva tous les symptômes d'un empoisonnement.

Hildembrand cite le cas d'un escadron dont tous les hommes, rudes fumeurs, s'étaient également couverts de feuilles de tabac pour faire la fraude : ils ressentirent tous de fortes coliques, des vertiges, des vomissements.

Le jus de tabac est un poison violent : un petit garçon paya de la vie

quelques gouttes de ce jus répandues sur un des ulcères teigneux qu'il avait à la tête.

La fumée du tabac est encore fort nuisible ; elle renferme un grand nombre de bases volatiles qui prennent naissance pendant la combustion : pyridine, picoline, Inditine, collidine, etc. ; on y reconnaît l'acide cyanhydrique, sulfhydrique, l'oxyde de carbone, le protocarbonate d'hydrogène. Ce qui explique comment un si grand nombre de personnes, les dames surtout, sont facilement incommodées par la fumée.

Le tabac à priser est d'une préparation toute particulière. C'est un émétique très énergique ; à la dose de 20 grains, il peut amener la mort chez un adulte.

Le tabac à priser cause sur la muqueuse nasale une double sensation tactile et olfactive. La première se traduit par de nombreux picotements, dont les résultats sont des éternuements répétés qu'accompagne une abondante sécrétion de mucus.

Le tabac à priser a paru dangereux et on lui attribue des étourdissements, de la prostration, et la sompolence et

même des accidents semblables à ceux qui se produisent comme effets de petites doses absorbées par la bouche. Ceci, probablement, parce que la poudre, violemment aspirée, se répand dans l'arrière-bouche et, de là, dans le gosier et le canal digestif.

Il existe une troisième variété de tabac : le tabac à chiquer. C'est du tabac ordinaire, avec lequel on a mélangé des parties de plantes inoffensives. Ce tabac a des propriétés toxiques assez faibles.

Il a aussi ses inconvénients : il produit des symptômes de catarrhe buccal et gastrique.

Les intoxications professionnelles sont le résultat du maniement du tabac ; les ouvriers des manufactures y sont exposés. Elles se traduisent par de la céphalalgie, des vertiges, des nausées, de l'inappétence, de la diarrhée, toutes choses qui, fort heureusement, disparaissent vite.

Disons, pour terminer, que la fumée de tabac a paru avantaueuse dans certaines épidémies ; d'où une exhortation à ne jamais sortir, en temps d'épidémie, sans avoir de temps à autre une cigarette à la bouche.

## Ferme et Animaux

### Morve et farcin chroniques

La morve chronique, plus même que le farcin chronique, peut passer inaperçue. Elle existe sur un bien plus grand nombre de chevaux qu'on ne le croit, mais elle est alors, comme on dit, à l'état latent. Quand on a lieu de suspecter cette maladie, on peut, aujourd'hui, avoir recours à un moyen à peu près infaillible de la déceler. Ce moyen, c'est l'injection de "malléine," préconisée en France, surtout par M. le professeur Nocard, d'Alfort. En ce moment même, M. le docteur Arloing, directeur de l'École vétérinaire de Lyon, étudie un nouvel agent capable de déceler la morve chronique aussi sûrement que la préparation de M. Nocard. Mais ce procédé d'essai, véritable pierre de touche, ne peut être appliqué que par un vétérinaire.

Quand tous les signes classiques de la morve chronique ne sont pas bien apparents sur un sujet, s'il existe des doutes dans l'esprit de l'observateur, celui-ci peut avoir recours à une inoculation-critère sur un animal beaucoup plus sensible que le cheval : c'est l'âne. Chez ce dernier, la morve se montre toujours, ou presque toujours, à l'état aigu.

Tout solipède, cheval, âne ou mulet, qui a été en contact avec un animal morveux ou farcineux, ne fût-ce que pendant quelques instants, doit être considéré comme suspect de morve ou de farcin. La maladie peut avoir une période d'incubation plus ou moins longue ; elle peut même ne pas se déclarer du tout. Mais ce n'est qu'après plusieurs mois d'observation qu'on peut croire les animaux contaminés hors de danger.

La morve chronique se décode par trois signes classiques qui ne sont pas toujours faciles à saisir :

Le jetage, se faisant ordinairement par une seule narine. Ce jetage est l'écoulement d'une certaine quantité de matière morbide. Il se fait quelquefois, bien rarement, par les deux ouvertures nasales. Il est plus ou moins abondant et présente souvent, exa viné de près, des stries sanguinolentes qui proviennent des ulcères. La couleur du jetage varie du jaunâtre au jaune verdâtre et au verdâtre. Il est poisseux, mal lié, granuleux et très adhérent aux ailes du nez. Il a une odeur fade, désagréable, presque fétide.

Le second signe de la morve chronique consiste dans la présence de chancre, ou au moins de tubercules, dans les profondeurs des cavités nasales ou sous l'aile interne d'une ou des deux narines. Le chancre est une plaie irrégulière, à fond plombé, à bords taillés à pic, mais pâles au lieu d'être d'un rouge vif comme dans le cas de morve aiguë. Souvent, à la place d'un chancre, on trouve une cicatrice fibreuse, d'aspect blanchâtre. On peut même ne rencontrer qu'une surface plus ou moins étendue de la muqueuse seulement amincie, et laissant entrevoir nettement la cloison cartilagineuse. Presque toujours, si l'on ne trouve pas de chancre ou de cicatrice de chancre, en mettant la pulpe du pouce sous l'aile interne d'une des narines, on perçoit très nettement un petit tubercule, gros comme un grain de millet, et même plus petit, dur et indolore.

Enfin, comme troisième symptôme, on doit rencontrer, dans la région de l'auge, entre les deux ganaches, ce que l'on est convenu d'appeler une glande. Celle-ci est dure, bosselée, adhérente à la peau et à l'os. Très souvent même, sans qu'il y ait jetage, sans qu'on puisse constater la présence de chancre ou de tubercule, il n'y a que ce seul signe : une glande dans la région de l'auge. Les caractères objectifs que présente cette glande, ou engorgement ganglionnaire, suffisent à autoriser à déclarer comme suspect l'animal qui en est porteur.

La morve peut cependant exister, sans qu'il y ait les trois symptômes qui viennent d'être décrits. C'est alors la morve latente. On ne trouve, dans ce cas, que les signes généraux qui existent toujours dans la morve ou le farcin chroniques déclarés ; appétit capricieux, amaigrissement général, mollesse extrême au travail, sueur facile avec respiration plus ou moins accélérée, robe terne et poils piqués, oeil terne avec une sorte de langueur dans le regard, souvent boiteries sans siège déterminé ou appréciable, enfin toux pectorale, petite et sèche.

Le farcin chronique, dans lequel on constate tous les mêmes signes généraux, se caractérise par des tumeurs, des boutons ou des cordes plus ou moins volumineux et donnant très promptement naissance à des plaies ulcéreuses, qui ont le jour tendance à s'élargir,

au lieu de se cicatriser. Avant de s'ouvrir, on trouve sur ces boutons ou cordes des poils hérissés qui finissent par tomber en donnant naissance à la plaie. Celle-ci fournit un produit liquide, filant, visqueux, jaunâtre ou lie de vin et plus ou moins strié de sang.

Tels sont les signes principaux les plus ordinaires de ces deux maladies graves, redoutables, qu'on appelle la morve et le farcin chroniques.

On ne saurait trop prendre de précautions en soignant les animaux atteints ou suspects d'être atteints de ces maladies, qui ne sont que deux formes de la même entité ; car elles sont transmissibles à l'homme, qui succombe dans des souffrances atroces et dans un état extérieur tellement répugnant qu'il faut un courage héroïque pour donner les soins que réclame le malheureux qui en est atteint.

EMILE THIERRY.

("La Science pour tous").

### Des boissons des animaux

Il n'est qu'une seule boisson normale pour tous les animaux domestiques, c'est l'eau ordinaire, non crue ni sulfureuse, mais cuisant bien les légumes et ne caillibottant pas le savon.

Les bonnes eaux sont les eaux des ruisseaux, prises à une certaine distance de la source, les eaux des rivières, des fleuves et des lacs. L'eau de source n'est pas bonne, parce que d'ordinaire elle n'est pas suffisamment aérée. Il en est de même de l'eau de puits. Toutefois, on peut y remédier en la laissant exposée à l'air, pendant environ une heure, après l'avoir tirée. Une excellente eau, peut-être la meilleure de toutes, c'est l'eau de pluie, qui s'est oxygénée, c'est-à-dire qui a dissous une grande quantité d'air en traversant les couches atmosphériques placées entre les nuages et le sol.

Si les eaux des mares sont malsaines en raison de la grande quantité de matières organiques en fermentation qu'elles contiennent, elles sont cependant très supportées par les grands ruminants, qui la boivent sans paraître en souffrir jamais.

Une boisson, pour ne pas être malfaisante, doit être l'eau simple, bien aérée, et n'avoir jamais, en toute saison, une température inférieure à 52